

Sylvie Barnay

Maître de conférences à l'Université de Lorraine

EHESS – Césor

Cathédrale de Créteil

23 février 2017

LES CHRISTIANISMES A L'EPREUVE DE L'HISTOIRE :
RELIRE LE SECOND MILLENAIRE

ETRE PASSEUR DE MEMOIRE

Comment le premier millénaire a t'-il transmis la flamme de l'Eglise au second millénaire dans le relais que constituent les siècles ?

En balayant un millénaire d'histoire, on a vu que l'histoire est :

1 – Une histoire vivante

« J'eus un rêve : le mur des siècles m'apparut.

C'était de la chair vive avec du granit brut »

(Francis Bouvet (éd), *Victor Hugo, Œuvres poétiques complètes, La légende des siècles*, Paris, 1961, p. 487)

L'histoire c'est le « mur des siècles », mais aussi « notre chair vive » !

C'est donc à la fois le passé et le présent : la manière dont on se souvient de ce passé et la façon dont on transmet son souvenir.

2 - Le christianisme incarné dans l'histoire

L'histoire est vivante, aussi à la mesure que les historiens l'écrivent et la relisent.

Les historiens voient en l'Eglise, chaire de Pierre, une « chair de pierres »...

3 – Le coefficient transcendant de l'histoire

Le 24 mai 1973, à l'Ecole française de Rome, le pape définit ainsi l'histoire et le rôle de l'historien alors qu'il vient, en 1964, à Jérusalem, d'enregistrer la levée réciproque des excommunications de 1054 marquant durablement l'éloignement entre les Eglises d'Orient et les Eglises d'Occident.

« L'historien (doit) savoir insérer dans la trame des événements morts (...) ce qu'y a opéré le génie de l'homme (...). Mais l'homme n'est pas le seul acteur qui domine le cours des vicissitudes humaines. Elles sont dominées aussi par un autre facteur (...) : c'est l'action de Dieu, de la Providence, dont la secrète présence dans le temps et parmi les hommes fait de l'histoire un mystère » (24 mai 1973).

4 – L'histoire blessée par sa mémoire

Or l'histoire des christianismes fait aussi mémoire du christianisme blessé dans son unité et sa communion, on l'a vu très largement au cours du premier millénaire.

A ce titre, l'historien est là pour rappeler que le christianisme est paradoxe, que sa ligne droite – son orthodoxie – dessine son chemin à travers des ruptures qui peuvent être relues en négatif ou en positif, tel un bain de révélation photographique, qui révélerait d'un négatif une nouvelle image positive ? Crises ou Crises de croissance ?

>> A cette aune, nous allons donc tenter de relire le millénaire qui relie l'an mil aux années 2000

>> En opérant trois coupes dans l'histoire : les années 1000, les années 1500, les années 2000.

I – L’AN MIL : FIN DU MONDE OU FIN D’UN MONDE ?

Entre l'éclatement final du projet carolingien, un peu avant 900, et le premier palier de l'histoire seigneuriale vers 1070, plus d'un siècle et demi de bouleversements ont enfanté une société chrétienne toute nouvelle.

A –L’AN MIL : PEUR ?

La peur de l’an mil est une relecture de l’époque moderne. En 1602, le cardinal Baronius dans le XI^e volume de ses *Annales ecclésiastiques* décrit l’an mil de la manière suivante :

« Le nouveau siècle commence. Débute la première année après le millenium. On devait arriver selon les affirmations vaines à la fin du monde... Ces affirmations furent professées en Gaule et premièrement prêchées à Paris et de là accréditées par beaucoup ; acceptées par les hommes simples avec peur, par les doctes comme improbables ».

Elle s’appuie sur une relecture apocalyptique de l’histoire et d’une relecture littérale de l’Apocalypse menaçant du retour de Satan mille ans après l’Incarnation :

« Puis je vis un Ange descendre du ciel ayant en main la clé de l'Abîme ainsi qu'une énorme chaîne. Il maîtrisa le Dragon et l'antique Serpent [Satan] et l'enchaîna pour mille années. Il le jeta dans l'Abîme tira sur lui les verrous, apposa les scellés afin qu'il cessât de fourvoyer les nations jusqu'à l'achèvement de mille années. Après quoi il doit être relâché pour un peu de temps. » (Ap 20,1-3).

Cette vision de l’histoire est reprise par les historiens de l’époque romantique au XIX^e siècle, parmi eux Jules Michelet dans le premier chapitre de son livre IV de *l'Histoire de France* :

La relecture apocalyptique de l’histoire s’appuie sur une relecture littérale du texte de l’Apocalypse :

« Puis je vis un Ange descendre du ciel ayant en main la clé de l'Abîme ainsi qu'une énorme chaîne. Il maîtrisa le Dragon et l'antique Serpent [Satan] et l'enchaîna pour mille années. Il le jeta dans l'Abîme tira sur lui les verrous, apposa les scellés afin qu'il cessât de fourvoyer les nations jusqu'à l'achèvement de mille années. Après quoi il doit être relâché pour un peu de temps. » (Ap 20, 1-3).

À partir de la fin du X^e siècle, l'intérêt que portent les clercs pour l'Apocalypse est marqué par la diffusion de Commentaires à travers tout l'Occident (*Apocalypse de Valladolid, de Saint-Sever, manuscrit enluminé contenant un commentaire de l'Apocalypse de Béatus de Liebana, théologien moine espagnol au milieu du XI^e siècle...*).

Dans cette logique, toute une littérature monastique relit certains signes des temps - les dérèglements de la nature (séisme, sécheresse, comète, famine), l'invasion des Païens (les Sarrasins vainqueurs de Otton II en 982), la prolifération d'hérétiques conduits par des femmes et des paysans (Orléans en 1022, Milan en 1027) – comme la venue du règne de Satan. Par exemple, pour le moine Raoul Glaber (987-1047), vers : « On croyait que l'ordonnance des saisons et des éléments, qui avait régné depuis le commencement sur les siècles passés, était retournée pour toujours au chaos et que c'était la fin du genre humain. (...) Ces signes concordent avec la prophétie de Jean, selon laquelle Satan sera déchaîné après mille ans accomplis. » (Raoul Glaber, *Histoires*, IV).

Or depuis le Ve siècle saint Augustin (354-430) s'oppose à une interprétation littérale de l'Apocalypse. Il interprète le millénarisme comme une allégorie spirituelle à travers laquelle le nombre « mille » ne signifie qu'une longue durée non déterminée numériquement (*Cité de Dieu*). En 431, le concile d'Ephèse condamne officiellement la conception littérale du millénium. Dans cette continuité, la plupart des clercs de l'an mil sont antimillénaristes :

« On m'a appris que dans l'année 994, des prêtres dans Paris annonçaient la fin du monde. Ce sont des fous. Il n'y a qu'à ouvrir le texte sacré, la Bible, pour voir qu'on ne saura ni le jour ni l'heure. » (Abbon de Fleury, *Plaidoyer aux rois Hugues et Robert*, v. 998).

L'an mil fait également coïncider le déchaînement de Satan avec la venue de l'Antéchrist cité dans la première Epître de Jean : « Qui est menteur, sinon celui qui nie que Jésus est le Christ ? Celui-là est l'antéchrist, qui nie le Père et le Fils » (I Jn 2,22)

Vers 960 à la demande de Gerberge de Saxe, l'abbé de Montier-en-Der, Adson rédige un traité (*De la naissance de l'époque de l'Antéchrist*) dans lequel il rassemble un dossier de ce que les saintes Écritures disent de l'Antéchrist. Il en conclut que la fin des temps ne surviendrait pas avant que les royaumes du monde soient séparés de l'Empire.

B – OU REGENERATION ?

L'an mil n'est pas celui des terreurs apocalyptiques, mais de l'espoir d'un renouveau.

1 – Un idéal de société

La pensée médiévale opère un double processus : elle accentue le parallélisme :

entre Eglise (communauté de salut) et société (organisation de la vie temporelle) d'une part,

entre temporalité et eschatologie, d'autre part.

> La société et non plus seulement l'Eglise est conçue comme anticipation du Royaume de Dieu sur la terre.

> On assiste à une forme de sécularisation de l'eschatologie.

Un nouvel art le manifeste : l'art roman, terme apparu au XIXe siècle pour désigner l'art contemporain depuis l'an mil jusqu'en 1200.

2 – Un idéal d'«ordre»

Dans la société médiévale, l'*ordo* joue le rôle d'agent de cohésion. Il participe à la souveraineté de Dieu. Il lui revient donc d'assurer l'harmonie entre les deux sphères de l'unique cité de Dieu qu'est l'Eglise, entre la société terrestre qui aspire à sa perfection et l'Eglise triomphante qui règne déjà dans le ciel.

L'*ordo* est conféré aux prêtres, mais aussi dans une certaine mesure, aux rois, oints par l'Eglise.

L'Occident médiéval crée alors un type original de société qui n'a guère de parallèle dans d'autres civilisations : la société d'ordres.

Celle-ci se distingue de la société de castes (où les distinctions sociales sont fondées sur des degrés de pureté rituelle transmis héréditairement) et de la société de classes (rapport aux biens

matériels), par le fait qu'elle distingue les hommes selon l'estime ou la dignité attachée à leur état et leur plus ou moins grande proximité au sacré (ordre sacré et pouvoir sacralisé).

La mention explicite de trois ordres qui composent harmonieusement la société se rencontre sous la plume d'ecclésiastiques du XIe siècle:

Adalbéron, évêque de Laon, écrit vers 1031:

« Triple est la maison de Dieu que l'on croit une: ici-bas les uns prient (orant), d'autres combattent (pugnant), d'autres encore travaillent (laborant); lesquels trois sont ensemble et ne supportent pas d'être désunis; de sorte que sur la fonction (officium) de l'un, les activités (opéra) des deux autres reposent, tous à leur tour apportant leur aide aux autres » (*Carmen ad Roberlum regem*, (éd. C. Carozzi, Paris 1979).

Gérard, évêque de Cambrai écrit vers 1054 :

« Il (le panégyriste parle de Gérard) démontra que depuis l'origine, le genre humain est divisé en trois, entre les gens de prière (oratoribus), les cultivateurs (agricultoribus), et les guerriers (pugnatoribus); il fournit la preuve évidente que chacun est l'objet de la part des autres d'un soin réciproque ». (*Gesta episcoporum cameracensium* III, 52, in: *MGH, Scriptores S*, VII, pp. 485-486).

Cette division tripartite de la société entre dans la conscience collective. Par exemple, Benoît de Saint-Maur écrit vers 1180 :

« Trois ordres sont, chacun pour soi, chevaliers et clercs et vilains » (v. 13242-43) ; « Chaque ordre soutient les deux autres et chaque ordre maintient les autres » (v. 13249-50)

Les trois ordres sont finalisés les uns aux autres : une triangularité de services réciproques. Le prêtre intercède pour le militaire et le cultivateur. Le militaire défend le prêtre et le paysan, lequel fait vivre l'un et l'autre. Les inégalités des conditions sont présentées comme une fatalité. Sans elles, il n'y aurait pas de société; ce serait le chaos.

La création des « ordres » religieux participent de cet idéal d'ordre, par exemple, en l'an mil, Cluny fondé en 910.

3 – Un idéal de réforme

L'ordre de Cluny prépare le mouvement de réforme, c'est à dire d'adaptation de l'Eglise à la société de son temps.

La réforme est menée par la papauté, seule souveraineté émergente en l'an mil, le pouvoir de l'Empereur s'étant effondré, la féodalité régnant.

Grégoire VII (1073-1085) en est l'artisan.

Le but de la réforme d'une crise généralisée depuis le X^e siècle se poursuivent bien après le pontificat de Grégoire VII. Ainsi l'expression « réforme grégorienne » peut paraître impropre puisqu'elle ne s'est pas limitée à quelques années mais concerne au total près de trois siècles.

Elle comporte quatre projets principaux :

- L'affirmation de l'indépendance du clergé : les laïcs ne peuvent plus intervenir dans les nominations. Ce point ne va pas sans conflits, notamment entre le pape et les empereurs germaniques qui se considèrent comme les représentants de Dieu sur terre (Querelle des Investitures).

- La réforme du clergé, pour que celui-ci suscite le respect. Le clergé est mieux instruit et l'Eglise impose le célibat des prêtres ainsi que le mariage chrétien pour les laïcs.

- L'affirmation du rôle du pape : à partir du XI^e siècle, le pape met en place une structure centralisée autour de la papauté. En 1059, le pape Nicolas II crée le collège des cardinaux qui élit le nouveau pape. De plus, on voit se développer la curie pontificale qui contrôle ce qui se fait dans l'Eglise. Enfin, le pape multiplie les interventions pontificales. L'une des plus connues est matérialisée par le Décret de 1059 réformant l'élection pontificale et interdisant le nicolaïsme (toutes formes de luxure) et la simonie (achat et vente de biens spirituels et de charges ecclésiastiques).

- + - La garantie du travail des moines tout en contrôlant les comptes de l'église, objet de polémiques.

- > Tous les historiens sont aujourd'hui d'accord pour voir dans la réforme de l'Église un grand mouvement de renouveau religieux qui s'étend sur la plus grande partie des XI et XII siècles.
- > Les laïcs ont représenté pour les réformateurs à la fois un danger en raison du risque de sécularisation et un enjeu en raison du devoir de sanctification.

4 – Un idéal de chrétienté

L'idée de croisade se met en place. Le Moyen Age ne parle pas de croisade (terme qui n'apparaît pas avant le XIIIe siècle) et emploie le terme de « voyage à Jérusalem » - « *iter hierosolymitanum* » pour désigner les croisades, ou encore de *peregrinatio*, « pèlerinage » ou encore de *transitio* – « passage » -.

Du point de vue musulman, les croisades ne sont d'ailleurs pas perçues comme une nouveauté, mais comme la continuation de la lutte contre l'Empire romain d'Orient.

Les contemporains ont eu très tôt conscience que la croisade n'était pas un simple pèlerinage armé ni une opération militaire comme les autres mais bien une réalité différente, alliant les caractéristiques du pèlerinage à Jérusalem, berceau du christianisme, aux impératifs d'une guerre pour la défense de la foi.

Le fait que des milliers d'hommes et de femmes se soient mis en mouvement et aient accepté de braver le danger et la souffrance pour l'amour de Dieu est la preuve que les masses humaines de la fin du XI^e siècle étaient très réceptives à la promesse de l'indulgence plénière mais surtout à l'espoir que la récupération du Saint-Sépulcre serait le début d'une ère nouvelle dans l'histoire de l'Église et du monde.

L'attente eschatologique et millénariste est très forte dans le peuple. Empêcher la venue de l'Antéchrist, hâter la parousie font partie de ses préoccupations. Ceux qui ont répondu à l'appel de la croisade, sont aussi convaincus que Dieu leur a assigné une tâche : libérer les lieux saints et purifier le monde du mal afin de préparer son retour.

Les armes de la victoire sont pour ces masses, la pénitence symbolisée par la croix cousue sur le vêtement, les jeûnes, les prières, les processions, d'où les nombreuses mortifications que

s'infligent les pèlerins.

Les croisades révèlent pour la première fois en Occident l'existence d'une spiritualité collective tournée vers l'action, moyen de gagner le salut. Dans les mentalités collectives, la croisade fait appel aux miracles. Les foules voient des signes et des prodiges manifestant la volonté divine au moment des prédications, ce qui les entraînent à partir. Des rumeurs circulent sur les croix marquées dans la chair des croisés morts ou vivants. Ces « prodiges » sont accompagnés de prophéties et entretiennent l'idée que la fin du monde approche. L'idéal de la croisade est millénariste et eschatologique.

En Occident, l'Eglise fonctionne pendant près de quatre siècles comme :

- une théocratie
- une hiérarchie
- des pierres vivantes

Elle garde plusieurs constantes.

En Orient, l'Eglise théocratique perdure jusqu'en 1453 (prise de Constantinople par les turcs).

C – LA POSTERITE MEDIEVALE

1 – L'attente millénariste

L'attente du millénarisme ne cesse de prendre des formes nouvelles (aux côtés de la croisade, par exemple). A la fin du XIIe siècle, au sud de l'Italie, l'ermite puis abbé de San Giovanni in Flore, Joachim de Flore (1135-1202), appelle à son tour à construire une Eglise purement spirituelle destinée à prendre la place d'un clergé englué dans la corruption. Le rêve de l'abbé calabrais s'inscrit dans la même perspective que celle d'Hildegarde de Bingen, mais sa vision est radicalisée à l'extrême.

A partir d'une méditation sur l'Apocalypse et sur le mystère de la Trinité, Joachim de Flore annonce la venue proche d'un « âge de l'Esprit » destiné à succéder à un âge du Père et du Fils – âges pendant lesquels l'Eglise s'est mise en marche dans l'histoire.

Cet âge de l'esprit verra l'avènement d'un renouveau de l'Eglise qui diffusera sur toute la terre « l'Evangile éternel », permettant de vivre en esprit et en vérité le message du Christ. Dans cette optique d'intériorisation de l'Evangile, la hiérarchie disparaîtra. Sur la base de

calculs complexes opérés notamment à partir d'un commentaire du Livre de Daniel, Joachim de Flore situe l'avènement de l'âge de l'Esprit en 1260...

Les thèses joachimites rencontrent un succès immédiat dans les premières décennies du XIII^e siècle. Elles sont en effet les premières à opérer une mise en parallèle entre le livre de l'Apocalypse et l'histoire en cours, permettant d'analyser en termes eschatologiques les conflits politico-religieux qui marquent la vie de l'Eglise.

Elles rejoignent les aspirations des groupuscules millénaristes dans leurs attentes d'un âge nouveau. Ces derniers déforment alors la pensée de leur initiateur assimilé à un prophète par ses contemporains pour son intelligence des Ecritures et son esprit de prophétie consistant à voir les réalités absentes comme déjà présentes. La lutte acharnée qui oppose le pape à l'empereur entre 1227 et 1250 offre un exemple caractérisé de ce type d'appropriation de la pensée joachimite à des fins politiques : les opposants à l'empereur Frédéric II le présentent comme l'incarnation de l'Antéchrist, empêchant l'Eglise d'entrer dans l'âge de l'Esprit... Autour de 1270, la pensée de Joachim de Flore est également utilisée dans les luttes internes à l'ordre franciscain créé par saint François d'Assise pour définir le message franciscain authentique. Les « spirituels » s'appuient ainsi sur les idées de l'abbé italien pour affirmer que saint François – présenté dans les sermons comme le premier prophète de son ordre - est le premier homme totalement évangélique depuis Jésus, inaugurant l'âge de l'Esprit.

2 –La tension entre inspiration et institution

- La critique de l'Eglise

En effet, à partir de 1120, apparaissent dans tout l'Occident des groupements religieux dissidents, dont quelques-uns prennent la forme de mouvements de masse. Ils comportent presque tous une critique de l'institution ecclésiastique, du pouvoir temporel de l'Eglise, de son attachement aux richesses, du rôle médiateur du clergé dans l'administration des sacrements et l'enseignement de la doctrine. Les fondateurs de ces mouvements se disaient préoccupés de retrouver le christianisme pur des origines. Le catharisme occupe une place à part, car, plus qu'une hérésie chrétienne, il s'inspire de courants religieux étrangers au christianisme.

La plupart de ces mouvements recouvraient aussi des formes de contestation sociale, notamment de la part des nouvelles bourgeoisies urbaines, désireuses de s'affranchir de la tutelle des autorités féodales, qu'elles soient laïques ou ecclésiastiques.

Parmi eux, les cathares, au XIIIe siècle. Parmi tous les mouvements dissidents, celui des *cathares* ou *albigéois* a représenté la plus grande menace pour l'Eglise. Leur doctrine, plutôt qu'une hérésie chrétienne, était une variante des religions dualistes telles que le parsisme ou le manichéisme de l'Antiquité.

- Le maintien de l'unité à tout prix

Ce maintien s'opère par un durcissement théologique. Le Moyen Age dispose de principes juridiques hérités du droit romain. Ainsi, l'école de droit de Bologne enseigne que le pouvoir temporel devait intervenir pour maintenir la pureté de la foi et l'unité de l'Eglise. Dans son *Décret* (1140), Gratien considérait l'hérésie comme une grave menace à l'unité doctrinale et sociale de l'Eglise, comme une offense au bien commun spirituel et temporel. Pour se défendre, les deux pouvoirs étaient appelés à collaborer. L'inquisition (du mot latin *inquisitio* signifiant enquête, recherche) est une juridiction spécialisée (autrement dit un tribunal) est le résultat de cette collaboration. Elle est créée en 1231 par Grégoire IX. Le pape confie aux nouveaux ordres religieux, en particulier à l'ordre des frères prêcheurs créée par Saint Dominique (ou dominicains) la charge de rechercher, juger et condamner les hérétiques.

3 – Une église modélisée

Les saints, visage du Christ

-(Procédure juridique de la canonisation mise en place vers 1200).

La prédication, verbe de Dieu.

>> En Occident, le christianisme mis en place au lendemain de l'an mil perdure jusqu'aux grandes crises annonciatrices d'une nouvelle mutation autour des années 1500.

II – LES ANNEES 1500 : CRISES OU METAMORPHOSES ?

A – UNE EGLISE EN CRISE

1 – Les retombées du Schisme (1378)

Entre 1378 et 1417, l'Eglise est ainsi traversée par le schisme dont la durée et l'extension lui valent le nom de grand schisme d'Occident dans l'historiographie. Ce schisme remet en question la notion même de chrétienté, mais s'il affaiblit la papauté, et contrairement à une idée reçue, n'affecte pas directement la vie des fidèles.

Ses conséquences immédiates

A partir de 1378, la Chrétienté se divise en deux lors du Grand Schisme : un pape à Rome, un pape à Avignon, la papauté s'étant organisée en monarchie centralisée au XIIIe siècle.

La chrétienté se divise en deux.

- la France et ses alliés, l'Ecosse, les royaumes ibériques soutiennent le pape d'Avignon,
- tandis que l'Angleterre, la Flandre, la Pologne, la Hongrie, l'Empire et les royaumes scandinaves se rangent du côté du pape romain. [1378-1379]

Le schisme dure pendant plus de quarante ans, malgré des tentatives pour le faire disparaître.

Quand un des deux papes meurt, un autre le remplace, chacun des deux camps étant persuadé de la légitimité de l'un ou l'autre pape : papes et antipapes se succèdent.

On assiste alors à la formation des obédiences car on doit opter pour l'un ou l'autre pape.

La confusion des esprits est alors à son comble car le schisme dure depuis trois décennies et quel que soit le parti choisi, les effets ressentis sont négatifs. Toutes les voies ont échoué.

En 1409, des cardinaux unionistes se réunissent en un concile à Pise et déposent les deux papes, en désignant un nouveau : Alexandre V à lequel succède dès 1410 Jean XXIII. Loin de résoudre le schisme, le concile de Pise l'aggrave : ce sont maintenant trois papes qui se partagent la Chrétienté.

Le concile de Constance (1414-1418) : réunissant évêques, abbés et docteurs d'universités, il défait le concile de Pise. L'unité de la Chrétienté est restaurée. Le 11 novembre 1417, Odon Colonna est élu pape sous le nom de Martin V. Si l'unité de la Chrétienté est restaurée, la position du pape demeure fragile. L'Eglise sort de ce concile avec une transformation profonde de son mode de fonctionnement.

Mais le concile de Bâle-Ferrare-Florence-Rome commencé à Bâle en 1431, puis transféré à

Ferrare, Florence, puis Rome montre que la situation est fragile. L'une des raisons du transfert à Ferrare est également une requête des orientaux : l'Église d'Orient, qui cherche du soutien pour faire face à la menace turque, donne son accord pour participer à un concile œcuménique — ils n'avaient pas participé aux sessions du Concile de Bâle. Au cours de la 16^e session, le 10 janvier 1439, le pape propose aux Grecs de transférer le Concile à Florence, la peste s'étant déclarée à Ferrare. La délégation grecque s'embarque à Venise le 19 octobre 1439. Le métropolite de Kiev, Isidore, a adhéré à l'union des Églises au nom de l'Église russe. De leur côté, Jean VIII Paléologue et Bessarion, devant l'opposition populaire mobilisée par Marc d'Éphèse, échouent à imposer l'union à Constantinople. La masse du peuple byzantin est contre l'Union des Églises et sa proclamation à Constantinople doit être remise jusqu'au 12 décembre 1452.

2 - Une église qui n'est plus évangélique

Surtout, la papauté ne répond pas aux aspirations de la réforme qui grandissent un peu partout.

A la fin du Moyen Age, le réquisitoire contre les papes est sévère. Leurs mauvaises mœurs sont dénoncées. Le cas le plus flagrant est Alexandre VI (1492-1503), Rodrigo Borgia, comblé de faveurs et de bénéfices qui a neuf enfants de différentes femmes, et quatre derniers durant son pontificat. Le népotisme dont il fait profiter sa parentèle s'ajoute aux critiques.

A son égal, les papes de la fin du Moyen Age s'occupent surtout de politique et de finances, mais ils ne sont pas les pasteurs évangéliques que l'Église attend. En matière spirituelle, leurs actions se bornent aux domaines dont les papes ont canoniquement le monopole (par exemple les canonisations), la proclamation de jubilés ou celles de nouvelles fêtes religieuses (telle que la mesure prise par Sixte IV en 1476 en faveur de l'Immaculée conception de la Vierge que le concile schismatique de Bâle a érigé en dogme en 1439).

La papauté connaît en outre de graves problèmes financiers. A Rome tout se vend et s'achète : quand Rome sera mise à sac en 1527, d'aucuns reliront le sac comme la purge de « Babylone ». Pas plus qu'elle n'a réformé l'Église, l'Église n'a su se réformer à la fin du Moyen Age.

Le fait majeur est toutefois l'écart qui oppose la hiérarchie ecclésiastique aux fidèles quant à la perception de la sainteté. Les papes limitent le nombre de canonisations (17 seulement entre 1250 et 1418), de manière à réserver cet honneur à des personnages d'élite, selon des critères parfois politiques - à Avignon, le lobby franco-angevin est tout puissant, au détriment

de l'Angleterre ou de l'Aragon. À côté de ces saints officiels se développe une sainteté locale, celle des « bienheureux », sans autre reconnaissance que l'approbation d'un évêque ou du clergé d'une église qui abrite la dépouille d'un personnage mort en odeur de sainteté.

Outre le Grand Schisme qui affaiblit la papauté, l'Eglise n'est pas épargnée par les fléaux qui frappent le bas Moyen-Âge : la peste noire et les guerres conduisent à l'abandon de monastères, et certaines paroisses n'ont plus de desservant : éloignement progressif entre l'Eglise d'en bas et l'Eglise d'en haut.

3 – De nouvelles aspirations religieuses

– Des réformes éparses

L'histoire de l'Eglise est déjà sous-tendue par l'idée de réforme. La papauté n'a pas l'initiative de cette rénovation : la réforme des séculiers et des réguliers apparaît à cet égard comme fondamentale, même si la vague protestante du XVI^e siècle puisera à cette réforme inachevée.

Vers 1400, c'est surtout dans les ordres religieux qu'ont lieu des essais de réformes.

Dans le même temps, le monachisme traditionnel et les ordres mendiants s'éloignent de leur règle et ne répondent plus aux attentes des fidèles. Des tentatives de réforme sont toutefois engagées et connaissent quelques succès parmi les clercs réguliers (mouvement de la « Stricte Observance » au XIV^e siècle, visant à ramener les ordres monastiques à respecter les règles bafouées).^{[1][2]}

- L'appel à la réforme de l'Eglise

L'appel à la réforme ne cesse de retentir, mais faute d'une papauté active et d'un programme d'action, la rénovation progresse en ordre dispersé et de manière incomplète.

De virulentes critiques émanent de gens d'Eglise déçus ou scandalisés par les réformes continuellement différées, les atermoiements et les reniements. Jean Lailier, maître es arts de Paris, attaque la tête avant de devoir abjurer ses erreurs en 1486 : « Depuis le temps du bienheureux Sylvestre [pape de 314 à 335], l'Eglise romaine n'est plus l'Eglise du Christ, mais celle de César et des gros sous ».

C'est le regard porté sur les clercs qui a changé. Les dénonciations issues des rangs du clergé résultent de l'indignation devant tant d'inerties et de résistances. Quant aux laïcs, mieux

avertis - notamment par les prédicateurs - des obligations du mode de vie lié à l'état sacerdotal, ils sont devenus plus exigeants.

B – LE CONFLIT DES PAROLES

1 - La parole habitée : les prophétesses

Parmi les ferments de renouveau qui laissent pourtant espérer une réforme de l'Église, la « parole inspirée » trouve un nouvel élan. La notion de « pouvoir informel » repose sur une autorité ou un prestige qui ne procède pas de l'exercice d'une fonction hiérarchique, mais d'un charisme particulier mettant l'individu en relation directe avec Dieu. Jusqu'au ^e siècle, la prophétie - soit le don de comprendre les passages obscurs de l'Écriture sainte et de lire les signes annonciateurs de la fin des temps - est restée relativement marginale et exclusivement cléricale, presque annexée à l'exercice du ministère. Cette situation est alors sérieusement remise en cause par la prolifération de paroles qui associent souvent mystique (voir *infra*), visions et prophétie. En dehors de quelques hommes comme Robert d'Uzès (f 1296) ou le franciscain contestataire Jean de Roquetaillade (+ v. 1370), la grande nouveauté tient à la place des femmes dans cette invasion prophétique des années 1340-1440. Ces prophétesses sont des femmes simples, souvent illettrées, qui approchent les puissants afin de leur délivrer leurs révélations. Avant le Grand Schisme, dans un profond respect de la hiérarchie, le message de sainte Brigitte de Suède (+ 1373) et de sainte Catherine de Sienne (+1380) consiste à ramener la papauté dans le Ville éternelle pour ensuite réformer l'Église.

2 - La parole brûlée : prophétesses ou sorcières ?

36 procès avant 1420, 154 jusqu'à la fin du XV^e siècle, principalement en Dauphiné, en Suisse et en Allemagne du Sud.

3 - La parole laïque

nouveaux mouvements de la dévotion moderna

4 - La parole hérétique

Par exemple, le théologien anglais John Wicliff et le mouvement lollard, remettant en cause le principe de la hiérarchie dans l'Eglise

>> **Un conflit de paroles ??**

C – LA REFORMATION

1 – Un nouvel esprit : l'humanisme

Nouvel esprit scientifique

L'humanisme est un nouvel esprit scientifique né au XIVe siècle en Italie mais qui se développe surtout à partir du XVe siècle et qui prend sa source dans la redécouverte de « l'antique ».

Nouvel art de gouverner

L'humanisme est aussi un nouvel art de vivre et de gouverner. Le bon prince est celui qui oeuvre pour le bien commun. Les humanistes cherchent l'émergence d'un homme d'élite : un homme de savoir, un esthète doublé d'un homme d'action et de pouvoir.

Nouvelle théologie

L'humanisme est enfin une théologie. Tous les humanistes sont chrétiens et la figure centrale du mouvement est le Christ. Les humanistes, qui réclament un accès direct à la parole sainte d'une nouvelle manière, dénoncent une Eglise catholique trop étouffante ainsi que ses multiples abus.

Nouvelle esthétique

La Renaissance est l'espace temps matériel de ce nouvel état d'esprit, c'est la matérialisation de l'humanisme. L'Italie en constitue le laboratoire.

2 – Un ancien état d'esprit

La réformation, tant du côté protestant que du côté catholique s'inscrit dans le contexte d'attente eschatologique qui est celui des années 1500 à coloration joachimite.

Elle s'inscrit également sur fond d'une Eglise passéiste à bien des égards :

- restauration somptueuse de la papauté
- dévaluation du sacerdoce

- obsession du péché
- religion « ritualiste » (culte de la Vierge et des saints, pèlerinages, port de médailles, accumulation d'indulgences) : la comptabilité de l'au-delà.

3 – La réforme protestante : Luther, nouveau prophète ?

– Une nécessaire Eglise institution

Pour Luther, être prophète, ce n'est pas être un fauteur de troubles ou un faiseur d'apocalypse, c'est d'abord et avant tout être un homme appelé à faire entendre le sens de l'Ancien et du Nouveau Testament. C'est avoir reçu l'intelligence des Ecritures : « Efforcez-vous d'être des prophètes sans quoi votre théologie ne vaudra pas un liard ».

Né à Eisleben (Saxe) en 1483, moine de saint augustin, il étudie la théologie à Wittenberg et devient professeur. La Saxe n'est guère touchée par l'humanisme rhénan.

A la fin du Moyen Age, l'usage d'achat direct de l'indulgence (la rémission devant Dieu de la peine temporelle due pour les péchés) est répandu : moyennant finances, on cherche ainsi à obtenir le pardon des péchés (rappel de la définition énoncée au cours précédent).

Le 31 octobre 1517, Luther placarde ses 95 thèses contre les indulgences sur les murs de la collégiale du château de Wittenberg : c'est à la foi une protestation et une invitation à discuter avec les enseignants de l'université. En aucun cas, ce n'est une invitation à la rupture.

Luther devient alors le centre d'une polémique religieuse qui atteint toute la chrétienté. Très vite, il devient l'auteur le plus lu jusqu'au 1550 (publication des quatre ouvrages *Les grands écrits réformateurs*).

En 1518-1520, la lutte s'intensifie et passe du niveau doctrinal au niveau institutionnelle : dénonciation des échecs du pape et des conciles.

Le 15 juin 1520, la Bulle *Exsurge domine* est publiée par le pape Léon X en réponse aux enseignements de Martin Luther et ses 95 thèses et autres écrits qui s'opposaient au pouvoir de la papauté. Rome est qualifiée de « rouge prostituée de Babylone ».

Luther et ses amis posent les bases de la nouvelle religion, de nombreux ouvrages de théologies voient le jour. Son génie est de transformer l'inspiration en institution. C'est en privilégiant les questions d'organisation de sa propre Eglise que Martin Luther cherche à mettre fin aux dissensions internes qui se font jour sur la manière de concevoir la réforme et qui pourraient la faire éclater en groupuscules sectaires. C'est dans ce cadre que ces derniers s'opposent aux mouvements prophétiques qui évoluent vers le sectarisme, à l'exemple de

Thomas Müntzer (1489-1525) qui prône un second baptême pour les adultes et une redistribution des richesses aux pauvres : les « anabaptistes » rejettent la hiérarchie sociale. Les paysans d'Alsace et du sud de l'Allemagne, s'enthousiasmèrent et se soulevèrent en attaquant les châteaux et les monastères. Mais Luther se rangea du côté des seigneurs, et condamna fermement ces révoltes. Il prétextait que la Bible ne devait pas servir à remettre en cause l'ordre politico-social. Il encourage alors la répression des paysans, qui sont battus en 1525.

> La Réforme gagne alors les pays de l'Europe du nord. Elle se répand grâce à la traduction de la Bible en allemand qui est transmise très facilement. (carte)

> A partir de la séparation avec Rome, d'autres mouvements réformateurs apparaissent. En France, a lieu une seconde réforme, qui constitue pour ainsi dire la seconde phase du mouvement initié par Luther. Jean Calvin en est un des protagonistes. Jean Calvin (1509-1564), après des études de droit, s'est installé en 1531 à Paris où il suit des cours de grec et d'hébreu ; en 1533, soupçonné de sympathies luthériennes, quitte Paris pour Nérac où il rencontre Lefèvre d'Étaples..

Luthériens et calvinistes partagent une même volonté de réforme de l'Église :

– Une Eglise de la *sola scriptura*

Une nouvelle doctrine

la doctrine de la justification par la foi, la médiation de Jésus-Christ, l'autorité de l'Écriture seule, la méfiance à l'égard du culte de la Vierge, des saints et de l'utilisation des images, le rejet de la doctrine du salut par les œuvres. Ils rejettent les sept sacrements reconnus par les catholiques pour n'en conserver que deux : le baptême (mais qui n'est pas une condition nécessaire du salut) et la Cène.

Une nouvelle ecclésiologie

Ils refusent l'organisation générale de l'Église catholique au nom du sacerdoce universel que prône Luther.

Si les luthériens refusent la transsubstantiation (c'est-à-dire la transformation du pain et du vin en corps et sang du Christ) dans la Cène, ils acceptent la consubstantiation (présence réelle du

Christ, mais le pain et le vin demeurent pain et vin) tandis que les calvinistes ne voient dans la Cène qu'un symbole.

4 – La réforme catholique

Le Concile de Trente (1545-1563)

« Nous savons bien que, même dans le Saint Siège, on a pu voir depuis plusieurs années déjà des comportements indignes, des abus dans les affaires ecclésiastiques, des excès. Et cela n'a fait qu'empirer. Nous tous, prélats et ecclésiastiques, nous nous sommes éloignés de la bonne voie... C'est pour cela que tu dois promettre en notre nom aux chrétiens d'Allemagne en révolte que nous ferons tout pour que la curie romaine se réforme, s'améliore... ». Les mots du pape Adrien VI (1459-1522) arrivent au moment où une nouvelle rupture s'est produit dans la chrétienté.

En réponse à ce qui vient de se produire, le concile de Trente, qui se tient de 1545 à 1563 (presque un miracle !), donne à l'Église une nouvelle armature doctrinale et disciplinaire.

Autorité de la tradition comme source de la Révélation

Le concile donne à la Tradition la même valeur qu'à la Bible.

Le retour aux sources de la Révélation intègre donc le travail gigantesque de traduction des Écritures depuis un siècle (en Espagne, par exemple la traduction de la Bible en 1521 à partir de l'hébreu, du grec, du syriaque et du latin.

Il impose la Vulgate latine comme texte authentique pour l'enseignement et la prédication, contrairement à Luther et ses partisans qui n'admettent que le texte original en hébreu ou grec (traduit également en langue nationale). C'est le premier livre imprimé par Gutenberg.

Par ailleurs, la question de la traduction de la Bible en langue vernaculaire est abordée, mais après d'abondants débats, le concile choisit de ne pas trancher. En pratique, toutes les éditions de la Bible en langue vulgaire seront mises à l'Index en 1559.

Autorité du magistère dans l'interprétation de l'Écriture

Le Concile n'accorde qu'aux prêtres le droit d'expliquer le texte saint.

Toute publication sur la Bible sera désormais soumise à l'approbation des évêques.

Les sacrements

Le concile confirme la liste des sept sacrements dégagée par l'Église à la fin du XIII : baptême, eucharistie, pénitence, confirmation, ordre, mariage et extrême-onction. Ces sacrements sont déclarés efficaces par eux-mêmes (ex opere operato), indépendamment de celui qui les administre, et même de celui qui les reçoit. Ils sont tous nécessaires au salut.

En définissant l'eucharistie, le concile maintient et confirme le dogme de la transsubstantiation.

La justification

Le concile aborde dans sa VI^e session (13 janvier 1547), le problème de la « justification », c'est-à-dire des modalités du salut. Dans un très long texte (16 chapitres, 33 canons), le concile explique que la foi est à l'origine du salut de l'homme. Cependant, « personne ne peut savoir, d'une certitude absolue de foi excluant toute erreur, qu'il a obtenu la grâce de Dieu » : le concile s'oppose là non seulement aux protestants, mais à la tradition médiévale. L'homme doit donc lutter sans cesse, et progresser dans la foi. L'homme est donc justifié par la foi et par les œuvres, l'existence du purgatoire, du culte des saints, des images, des reliques, la pratique des indulgences. Il y a donc rejet de la justification par la foi seule, défendue par Luther.

Le culte de la Vierge et des saints.

Le concile a confirmé le culte des saints, mais établit une distinction entre le culte de *dulie*, simple vénération due aux saints, et le culte de *latrie*, adoration qui n'est due qu'à Dieu et à chacune des hypostases de la Trinité chrétienne. Le culte de la Vierge Marie est appelé *hyperdulie*.

La réception du concile

- Le contexte des guerres de religions

En France, on appelle **guerres de Religion** une série de huit conflits, qui ont ravagé le royaume de France dans la seconde moitié du XVI^e siècle et où se sont opposés catholiques et protestants, opposition qui débouche sur une terrible guerre civile. Le conflit se politise et

trouvera de nouveaux prolongements aux XVIIe et XVIIIe siècles jusqu'à l'arrêt des persécutions sous Louis XVI (édit de Versailles de 1787).

- Le contexte de la nouvelle mondialisation

La réception du concile a lieu sur fond de l'installation d'une nouvelle géopolitique liée aux terres découvertes à la fin du XVe siècle.

- Une nouvelle modélisation romaine

Après le concile de Trente, le pouvoir pontifical prend en main de façon exclusive la diffusion des réformes. Ce processus, entamé au Moyen Age mais accéléré par le schisme, conduit à la mise en place d'une hiérarchie consolidée, véritable état major de la reconquête des âmes, soucieuse d'éliminer tout ce qui scandalise les fidèles.

Le pape de la fin du concile, Pie IV, avait pour cardinal-neveu un génie administratif, Charles Borromée (1538-1584).

Ce jeune homme, de 24 ans à peine, élevé à la plus haute charge du gouvernement de l'Église par népotisme, est pour beaucoup dans l'heureuse fin du concile et dans la rapidité de son application. Revenu dans son archevêché de Milan après la mort de son oncle, il y devient le modèle de l'évêque réformateur : un évêque

- qui visite les paroisses,
- qui éduque le clergé au moyen des synodes et des séminaires,

un héros de la charge d'âmes, refusant de quitter sa ville attaquée par la peste, en 1578.

- De nouveaux modèles de sainteté

Le tridentinisme a en effet construit une nouvelle civilisation catholique, avec des codes culturels et une esthétique profondément adaptés aux sensibilités du moment.

Rome lance les modèles catholiques ; la proclamation des saints, par exemple, appartient désormais totalement à Rome qui fait instruire les procès par le biais d'une congrégation pour la cause des saints. La sainteté est romaine et les nouveaux saints proclamés par Rome.

Elle permet au pape de reconnaître et de promouvoir les grands mouvements de spiritualité du temps. Parmi les saints caractéristiques de la Réforme catholique, il faut placer les fondateurs d'ordres, par exemple :

Ignace de Loyola crée les Jésuites, mais expérimente et diffuse aussi une méthode rigoureuse de vie spirituelle, propre à favoriser le rapport personnel entre l'individu et Dieu, les *Exercices*.

François de Sales (1611) et les Visitandines ;

Vincent de Paul, les Lazaristes (1632) pour les missions des campagnes et les Filles de la Charité pour l'assistance (1634)

Sainte Thérèse d'Avila (1515-1582), qui rêvait de mourir martyre en mission, développe à partir de 1562 une réforme rigoureuse du Carmel, promise à un grand développement. Elle renforce la clôture, la vie de prière et de pauvreté. C'est aussi un grand auteur de spiritualité, dont la *Vie* ou les *Fondations* sont lus avec avidité dans toutes les langues dès le XVIIe siècle.

- Une nouvelle esthétique

Certes, l'art baroque (1600-1750) s'est aussi développé dans le monde réformé et dans le domaine civil, mais l'art nouveau est un mode d'expression privilégié du catholicisme triomphant.

En matière artistique, Rome devient le modèle exclusif, largement diffusé par les jésuites et plus encore par les pèlerins éblouis de la ville sainte.

Cet art nouveau qu'on ne commencera à appeler baroque, de façon péjorative, qu'à la fin du XVIIIe siècle, construit l'espace liturgique pour favoriser à la fois l'audition de l'enseignement, la vision de l'autel et la mise en scène du mystère eucharistique, la direction de conscience.

Il veut rendre sensible l'au-delà par le décor en trompe l'oeil et la magnificence. Dans une église baroque, tous les regards convergent vers le maître-autel, mis en valeur par un baldaquin, à l'imitation de celui du Bernin à Saint-Pierre de Rome (1624-1633). L'élévation de l'hostie et le tabernacle sont mis en scène au moyen d'un retable peint ou sculpté, orné de colonnes torsées, de chapiteaux, de corniches, doré autant que possible, tel celui de San Esteban de Salamanque (1633), et de plus en plus exubérant, comme le transparent (tabernacle) de la cathédrale de Tolède (1721-1732), qui exalte le mystère de l'Eucharistie jusqu'aux voûtes de l'édifice.

Deux meubles inconnus du Moyen Age s'installent dans les églises de la Contre-Réforme :

* La chaire, de bois ou de marbre, mise à demeure dans la nef

* Les confessionnaux qui s'alignent sur les bas-côtés.

Les représentations des saints et des scènes de la Bible suivent maintenant des règles très strictes, calquées sur le catéchisme, et très surveillées par le clergé. Les plafonds et les coupes s'ornent de perspectives grandioses et inattendues

- Une nouvelle théologie et une nouvelle piété

Persuader et convaincre

L'apologétique devient éclatante. Le système de controverse catholique s'est en effet structuré et unifié à la fin du XVI^e siècle, sous l'impulsion des jésuites, de Robert Bellarmin en particulier, à partir d'une série de cours, dénommés précisément *Controverses*. C'est alors que se met en place la machine destinée à extirper l'hérésie.

Les missions de l'intérieur se diffusent. Les « Indes sont ici ». C'est alors que se met en place la machine destinée à extirper l'hérésie. En France, il faut attendre la fin des Guerres de religion et la reconstruction pour voir des missions systématiques, dont le modèle peut être la mission du Chablais (1594-1597) du capucin Chérubin de Maurienne et François de Sales puis celles des jésuites Jean-François Régis (1597-1640) ou de Grignon de Montfort dans l'Ouest (1701-1716).

Désormais, pour nombre de nouveaux missionnaires “ leurs Indes sont ici ”, dans les pays de vieille chrétienté, auprès des peuples victimes d'une “ prodigieuse ignorance ”.

Dans les terres récemment explorées, la base de la transmission de la foi est la surveillance des comportements moraux, l'enseignement du catéchisme et de la culture européenne aux élites et la séduction des masses au moyen des spectacles liturgiques, l'assistance aux minorités catholiques persécutées, pour lesquelles le souvenir de la constance des martyrs devient un ciment.

Ces systèmes efficaces d'encadrement de la société et des individus sont repris sur le continent européen par les mêmes ordres contre les protestants.

- Convaincre les incroyants

Convaincre les mal croyants voire les incroyants est l'autre face de cet effort, à la fois pédagogique et musclé qui unit l'Église et l'État.

Les libertins, athées... semblent se multiplier à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle.

Des courants contestataires divers sont amalgamés par l'Église dans une même réprobation.

Non-conformistes, sceptiques ou athées ont tous en commun d'être en effet “ des esprits forts ”, des insoumis, de critiquer de façon radicale le clergé et la pratique religieuse

extérieure, au nom des droits de leur conscience.

Anticléricaux mais chrétiens, ils deviennent peu à peu des marginaux puis des opposants aux appareils ecclésiaux et de véritables agnostiques. Renforcées par l'apparition d'un nouveau rapport au monde, du fait de la révolution scientifique du XVIIe siècle qui permet une compréhension mathématique de la nature, ces attitudes sont aussi le résultat du développement d'un système catholique exclusiviste, dont la visée est la reconquête à tout prix, la soumission aveugle et plus que le dialogue. Le catholicisme est une confession comme les autres, sûre comme ses homologues de détenir seule la vérité et prête à faire donner ses dévots pour l'imposer.

III – LES ANNEES 2000 : UN FUTUR ANTERIEUR ?

L'histoire est chronologique. Elle continue ainsi aux XVIIIe-XXe siècle de témoigner des nouveaux visages du Christ, de l'évolution de l'Eglise, des espérances et des espoirs déçus. Au-delà de la chronologie qui pourrait se détailler de la même manière pour chaque siècle, posons en guise de troisième partie une forme de conclusion anachronique en essayant de relire les grands événements de l'époque contemporaine au prisme de cette mémoire.

Tentons un chapitre d'histoire chronologique anachronique.

A – LA MONTEE DES PROPHETISMES SECULIERS

1 – De la Révolution

Dans les premières décennies du XVIIe siècle, les « voix de Dieu » retentissent aussi partout où les guerres et les crises religieuses font ressembler l'Europe à un champ d'Apocalypse. La parole inspirée est contestataire quand elle appelle à la rénovation en interprétant les événements en cours à l'aide de la grille de l'Apocalypse, faisant rimer parole prophétique et parole dissidente.

La théorie de la prophétie, elle, est devenue l'apanage des grands penseurs catholiques du siècle, de Pascal à Bossuet.

Comment reconnaître la voix de Dieu qui parle aux hommes ? Pour la pensée du XVIIe siècle, l'homme répond à l'appel de la voix de Dieu : réponse qui peut être aussi musique ou poésie, autrement dit expression artistique.

Cette interprétation moderne des Ecritures, Spinoza, contraste avec celle dont continue de se réclamer la dissidence religieuse. Dans le monde juif, le mouvement messianique enfle jusqu'à atteindre son paroxysme autour de la figure de Sabbataï Tsevi qui se présente comme le « nouveau messie ».

Dans les années 1700, du Dauphiné aux Cévennes, la révolte des Camisards puise ainsi au discours le plus radical pour raconter le pays à feu et à sang, les corps qui tremblent et les âmes en détresse. Ses prophètes se lèvent pour dire le verbe de leur Dieu : « la chute globale du sens, la destruction des repères culturels, la perte d'une foi soumise, et qui cependant féconde une insoumission de vaste défi théologique et civique.

La ligne de prudence pastorale et de défiance critique à l'égard des prophéties, révélations et des visions qui avait été celle de la Contre-Réforme catholique pendant tout le XVIIIe siècle redouble d'intensité.

Dans les philosophies de l'histoire, l'âge des Lumières remplace l'âge de l'Esprit et devient celui d'une conscience humaine collective qui avance vers sa propre réalisation. La vision de Joachim de Flore est ainsi sécularisée, coulée dans le moule philosophique et mathématique de compréhension du monde, où Dieu est comparé à un grand horloger. Elle est par ailleurs absorbée par les courants de l'ésotérisme qui donnent pour mission de dévoiler le sens de la vie aux initiés.

La Révolution de 1789, qui met fin à l'Etat confessionnel, s'inscrit dans un processus général de sécularisation, faisant passer l'ancienne société d'ordres à une nouvelle société, mettant fin à l'Eglise hiérarchique et à sa conception monarchique et théocratique.

L'esprit révolutionnaire emprunte une partie de son langage aux millénarismes religieux. Elle crée un climat d'exaltation et d'attente d'un retour de l'âge d'or, appelant à la création d'un monde nouveau sur les cendres du monde ancien.

Dans les décennies qui suivent, la relecture de la Révolution donnera lieu à une double instrumentalisation des thématiques eschatologiques et prophétiques. Les uns verront la Révolution comme le temps de la venue de l'Antéchrist et de la réactivation du châtiment de Dieu pour la punition des péchés, les autres comme le signe de la chute prochaine de la papauté...

2 - AU IIIe REICH

La montée des totalitarismes a aussi précipité le monde dans un avenir livré au feu. L'Europe offre, à ce moment-là, un condensé de messianismes teintés de joachimisme, de la

Troisième Rome de Mussolini au III^e Reich d'Hitler. Véhiculé notamment par le romantisme allemand et la spiritualité russe, l'héritage des trois âges de l'histoire définis par Joachim de Flore emboîte le pas des aspirations totalitaires qui instrumentalisent la pensée joachimite.

- Arthur Moeller van der Bruck, écrivain nationaliste, dans *Das dritte Reich (1923)* popularise la qualification de l'Empire allemand comme « Deuxième Reich ».

- Il appelle à l'avènement d'un « Troisième Reich ».

- Les nazis reprennent l'expression afin de souligner leur rejet de la république de Weimar et d'inscrire leur projet dans la continuité avec les deux premiers.

- Arrivés au pouvoir, ils l'abandonnent plus ou moins au profit du seul terme « Reich ».

- Ils parlaient également de « Reich de mille ans » (das tausendjährige Reich).

B – SECULARISATIONS OU METAMORPHOSES ?

1 – Des voix vives pour l'Eglise vive

Durant la décennie 1950-1960, l'écart s'est creusé dans l'Eglise entre une certaine hiérarchie figée dans sa tradition et une base aspirant à un renouveau synonyme de modernité.

Deux théologies catholiques se font face, assorties de deux conceptions différentes du prophétisme.

- D'un côté, « la théologie nouvelle », représentée en France par des hommes comme le théologien dominicain Yves Congar, pense que le prophétisme est nécessaire à la croissance vivante de l'Eglise :

« Pour garder à la sève chrétienne la vigueur de pousser ses bourgeons au-delà des encroûtements de l'histoire (...), il faut que se lèvent des hommes qui aient connu une seconde naissance (...), non du sang, de la chair, de la volonté de l'homme, mais de Dieu (Jn 1, 13)».

- De l'autre, la théologie proche des milieux du catholicisme intransigeant, apparu au XIX^e siècle, refuse les idées provenant du modernisme et de la sécularisation de la société et réitère la méfiance traditionnelle du magistère à l'égard des visions, des révélations et des prophéties. Mais paradoxalement, c'est aussi ce catholicisme qui nourrit les courants à tonalité apocalyptique et joachimite au XX^e siècle qui se multiplient, notamment en contexte de peur : peur du communisme, peur du libéralisme, peur du futur... Ces courants se réclament aussi des « prophéties du châtement de Dieu » empruntées aux messages des apparitions de la

Vierge : instrumentalisation du message marial des apparitions de Fatima (1917), par exemple, survalorisation de la pensée des fins dernières mise en évidence par les théologiens des années 1950.

2 – Une Eglise incarnée dans l’histoire

C’est dans le contexte d’un monde « non religieux » que Jean XXIII annonce l’ouverture d’un nouveau concile, le 25 janvier 1959 : concile actuellement perçu comme « une assemblée prophétique ». Un concile qui tourne le dos au concile de Trente, témoin d’une autre époque ; C’est ce concile qui permet à l’Eglise de prendre part au mouvement œcuménique.

Le concile Vatican II commence le 11 octobre 1962 par un vibrant réquisitoire de Jean XXIII envers les « prophètes de malheur », qui semble réitérer la défiance du magistère contre le prophétisme et ses flambées séculaires d’illuminisme ou d’Apocalypse et relancer le débat biblique sur l’authenticité de la parole prophétique :

« Méfiez-vous des faux prophètes qui viennent à vous déguisés en brebis » (Mt 7,15)

Mais contre toute attente, l’ouverture l’emporte sur la fermeture : le 20 novembre 1962 les pères du Concile rejettent l’intransigeance romaine. Le concile Vatican II semble alors franchir un premier pas vers la réhabilitation profonde de la catégorie du prophétisme dans le discours théologique catholique.

La constitution conciliaire *Lumen gentium* va encore plus loin. Elle précise : « Le peuple saint de Dieu participe aussi de la fonction prophétique du Christ ». Elle signifie que les laïcs participent à l’une des trois fonctions du Christ – les fonctions de prêtre, de prophète et de roi, en référence aux trois types de ministères qui, dans la Bible, sont chargés d’édifier le peuple de Dieu¹.

Le théologien Yves Congar définit la participation des laïcs à la fonction prophétique du Christ comme « un don spirituel de connaissance et de révélation pouvant contribuer puissamment à faire pénétrer le contenu [de la prédication apostolique], à stimuler, à nourrir le développement de la pensée et de la piété chrétiennes »². Et de citer, à titre d’exemples, les noms de Madame Acarie, Pascal, Monsieur de Renty ou l’Action catholique comme forme typique de la participation des laïcs à la fonction prophétique reçue du Christ et de l’Eglise. Dès son origine, en 1922, cette Action avait été portée par des laïcs soutenus par des

1 Y. Congar, « Sur la trilogie prophète-roi-prêtre », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 1, 1983, p. 106.

2 Y. Congar, *Jalons pour une théologie du laïcat*, Paris, Cerf, 1953, p. 413 (exemples donnés p. 413 et 426).

théologiens ou des philosophes tels Jacques Maritain ou Emmanuel Mounier, à l'exemple de la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC) créée par Joseph Cardijn en Belgique.

CONCLUSION :

Nécessaire conflit des interprétations

Conflit des interprétations autour de l'origine de la parole inspirée, tout d'abord : comment discerner la parole qui parle au nom de Dieu de celle qui ne parle pas en son nom ?

Conflit entre institution et inspiration ensuite : le prophète secoue le monde pour faire entendre une parole vivante qui le mette en marche, force faible, son ténu de trompette, exprimant le mouvement de transformation et de métamorphose nécessaire à la vie.

Conflit entre la parole « inspirée » qui s'inscrit dans une fidélité créatrice à la tradition biblique et la parole « aspirée » dans une sorte de « prêt-à-porter » prophétique qui la détourne ou la manipule.

Nécessaire relecture de l'histoire

- Pour relire les conflits avec l'aide de l'histoire relue, permettant de replacer l'histoire dans son contexte mais aussi dans son contexte d'interprétation (importance de l'historiographie)

- Pour dépasser les conflits.

L'histoire au service de l'œcuménisme ?

A ce titre, l'historien est là pour rappeler que le christianisme est paradoxe, que sa ligne droite – son orthodoxie – dessine son chemin à travers des ruptures, que son futur est antérieur, comme un papier jauni qui soudain serait ravivé de couleurs, quand le passé passe pour passer, ne laissant au passage que la mémoire qui l'a rendu vivant.

(40 000 signes)